

Les années 1950 au Québec

Gilles Paquet

Les intellectuels et la politique dans le Québec contemporain. Actes du colloque du 20 mai 1994

Volume 3, Number 1, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063443ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063443ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquet, G. (1994). Les années 1950 au Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 3(1), 15–18. <https://doi.org/10.7202/1063443ar>

LES ANNÉES 1950 AU QUÉBEC

Gilles Paquet

Université d'Ottawa

Les années 50 commencent au Québec au milieu des années 40. Une série d'événements percutants et certaines grandes discontinuités vont transformer dramatiquement mais presque silencieusement la société québécoise. Cette période se termine avec le « Désormais » de Paul Sauvé et la récession économique qui vont déclencher tant au plan symbolique que dans le quotidien une mainmise sur le processus de changement par le politique à cause de l'acuité des problèmes économiques et sociaux du moment.

Durant cette décennie, le sentier de croissance économique du Québec suit un chemin parallèle à celui de l'Ontario, mais la trame sociale de la société québécoise se transforme. Ces changements auront pour conséquence de créer des pressions énormes sur l'organisation et les stratégies politiques du Québec à proportion que le degré de frustration de la population va s'accroître et que la grogne va se généraliser.

Comprendre ce maelstrom des années 50 qu'on a simplifié et noirci à outrance pour mieux célébrer les « succès » de la révolution tranquille, et comprendre le rôle des intellectuels dans ce processus: voilà l'objectif de cette session.

Quelques faits d'abord sans lesquels il n'est pas possible d'apprécier la trame de cette décennie.

(1) Autant de Québécois se sont urbanisés dans les années 40 que dans tout le siècle précédent. Ce grand dérangement démographique va déclencher un débalancement, un bouillonnement d'idées nouvelles, mais aussi des changements d'attitudes et de comportements. Déjà Gabrielle Roy et Roger Lemelin tracent, dans leurs romans, un portrait saisissant de cette réalité nouvelle au milieu des années 40. *Refus global*, la grève de l'amiante, *Cité libre* vont être ensuite des points de repères dans ce vaste processus d'opposition à un pouvoir politique qui, même s'il fait du surfing sur une croissance économique forte, va progressivement créer le porte-à-faux par rapport à la société traditionnelle. Le duplessisme concilie la société urbaine

de 1950 en train de s'américaniser avec l'idéologie de la société traditionnelle, mais à mesure qu'on procède dans la décennie l'organisation économique, sociale et politique devient de moins en moins capable de bien faire ce travail de conciliation [Bourque & Duchastel 1988].

(2) En parallèle, il y a le Baby Boom. Deux millions de Québécois vont naître entre 1950 et 1965. Voilà qui déclenche une extraordinaire demande de services sanitaires et scolaires qui va faire éclater les organisations existantes en une décennie. Les organisations hospitalières et scolaires traditionnelles, encore largement privées, sont débordées. L'État hésite à intervenir massivement. De plus, dans les années 50, l'immigration nette est positive et importante: plus de 325 000 immigrants dont les trois quarts vont se localiser à Montréal.

(3) Dans un Québec balkanisé on voit se creuser de manière un peu plus caractérisée cette réalité inéluctable d'un Québec à deux vitesses: Montréal avec un niveau de vie qui se rapproche de celui de l'Ontario et le reste de la province avec un niveau de vie qui se rapproche de celui des Maritimes [Parenteau 1956].

(4) Les années 50, c'est aussi un moment de bouillonnement intellectuel européen qui nous gagne avec un certain délai. Comme l'explique bien Yvan Lamonde, c'est la période de la multiplication des tribunes où fleurissent les messages de liberté, de laïcité et d'engagement. Les intellectuels sont culturellement pressés de se salir les mains, d'entrer dans l'arène politique.

(5) Les années 50 c'est enfin une période qui a nettement une saveur de fin de siècle. Les postulats sur lesquels a été bâti le régime Duplessis s'effritent lentement à mesure que la décennie progresse et que le duplessisme ne réussit plus son travail de conciliation du nouveau et de l'ancien. Les groupes les plus divers se permettent maintenant d'attaquer le lion vieillissant et édenté. Les frondes se multiplient. Une décennie qui a commencé par des affrontements entre les travailleurs de l'amiante et une multinationale va se terminer sur des confrontations entre étudiants et gouvernement.

C'est sur cet arrière-plan qu'il faut lire l'histoire politique des années 50 et apprécier le rôle des intellectuels dans un moment de transition à mi-chemin entre l'attentisme fataliste ou omniprudent des années 30 et les discours d'émancipation des années 60. Pris entre les discours partisans et manichéens du passé et un éclatement postmoderne des discours tous azimuts, il y a un moment d'hésitation, de dénonciations prudentes, de casuistique, d'auto-censure surtout de la part de la minorité conservatrice,

pour qui l'insolence est un péché mortel et qui ne voit pas encore que le régime duplessiste craque.

Les intellectuels hésitants, observateurs des mezzanines, sont nombreux. Les nationalistes des années 30 continuent de combattre la centralisation politique. François-Albert Angers est de ceux-là. Pour eux, la contestation de Duplessis est problématique puisque ce dernier navigue avec beaucoup d'habileté dans ces eaux. Les libéraux non-interventionnistes à la Minville peuvent aussi cohabiter avec le régime duplessiste. Les keynesiens à la Maurice Lamontagne proposent un modèle interventionniste, et centralisateur parce qu'interventionniste: «autant de décentralisation que possible, mais autant de centralisation que nécessaire» [Lamontagne 1954:100]. Ce seront les ennemis naturels du régime Duplessis. Et puis finalement il y aura «les autres» qui au nom d'un désaccord avec le régime en place dans un domaine particulier le remettent en question dans son entier comme si tout y était lié.

Dans un colloque qui braque ses projecteurs sur les intellectuels, il est normal qu'ils apparaissent plus grands et plus importants que nature. C'est que les intellectuels sont des gens de parole qui en général passent le gros de leur temps à ré-interpréter les choses *après coup*. Ils l'ont fait particulièrement vigoureusement dans ce dossier. Il y a donc un courant de pensée vivace qui voudrait que les élites intellectuelles aient été non seulement les pères et les mères de la Révolution tranquille mais encore son accoucheur. Les choses sont moins simples.

Dans les années 50, au ras du sol, les mentalités évoluaient vite et se modernisaient. Les contestations fusaient de partout et le régime duplessiste n'était pas le monolithe qu'on a caricaturé dans une certaine littérature. Il y a donc eu modernisation lente d'un régime conservateur au coup par coup. Pas question de nier la pesanteur de la tradition et du patronage, pas question non plus de nier l'intimidation. Mais pas question non plus de les magnifier parce qu'on les voit à travers les yeux d'une certaine élite frileuse et jalouse de ses privilèges qui, déterminée à rester associée au pouvoir jusqu'à la fin, a fait beaucoup d'auto-censure.

On ne connaissait pas cette élite au pied de la Pente Douce à Québec, là où j'ai passé mes 14 à 24 ans. C'est pourquoi, peut-être, aucune des images d'Épinal en vogue ou des «enfances à l'eau bénite» qu'on a colportées (avec omniprésence du clergé, régime de la terreur et jansénisme aigu) n'a de résonance dans ma mémoire. Dans les quartiers ouvriers de Québec des années 50, il y a longtemps que l'ironie de Roger Lemelin était passée dans les mœurs, que l'on se moquait gentiment des prétentions des religieux, que

la vie économique avait pris ses distances par rapport à des réalités politiques somme toute bien vaines et que prolétaires et petits commerçants avaient développé leurs stratégies de survie.

Ceux qui se sont défoulés dans des livres de souvenirs écrits 20 ans après, dans des épopées imaginaires et des combats quichottesques, ont inventé la «grande noirceur». À moins que ma mémoire me serve très mal, cette noirceur était plutôt transparente. C'est pourquoi j'ai de la difficulté à dramatiser, pourquoi j'ai du mal à m'inventer un passé au noir.

Les témoignages qui suivent sont d'une sobriété exemplaire. Nos trois collègues ont braqué leur projecteur sur les querelles intimes qui ont déchiré l'intelligentsia des années 50. Ce faisant, ils ont évité la question de l'importance des intellectuels dans le processus de transformation sociale des 50-60. Et c'est très bien. Peut-être les intellectuels n'étaient-ils pas des mouches du coche, mais ils n'étaient pas non plus les animateurs de la réforme en train de se faire. Ils l'ont accompagnée, ils l'ont certainement catalysée par moment, ils ont voulu la contrôler sans succès et ce n'est que plus tard qu'ils l'ont dévoyée.

Comme à toutes les époques, il y a eu dans le Québec des années 50 quelques hommes et femmes qui ont risqué gros — leur vie, leur carrière, leur honneur. Il y a eu cependant combien plus d'intellectuels de cette époque dont on pourrait dire, si on était méchant, ce que dit Clint Eastwood d'un de ses ennemis dans un film à succès — qu'ils sont des «legends in their own mind». Mais heureusement il ne nous incombe pas de les montrer du doigt.

Bibliographie

- G. Bourque et J. Duchastel [1988] «Le discours duplessiste» in J.F. Léonard (sous la direction de) *Georges-Émile Lapalme*, Sillery: Presses de l'Université du Québec, p. 133-141.
- M. Lamontagne [1954] *Le fédéralisme canadien*, Québec: Presses de l'Université Laval.
- R. Parenteau [1956] «La situation économique des Canadiens français» *Relations*, Octobre.